

Libretto

KLAUS MANN

POINT DE
RENCONTRE
À L'INFINI

roman

Traduit de l'allemand par
CORINNA GEPNER

Préface de
PIERRE ASSOULINE

Libretto

Titre original de l'ouvrage en allemand :
Treffpunkt im Unendlichen

© 1981 by Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Pour la traduction française :
© Éditions Phébus, Paris, 2016
www.phebus-editions.com

ISBN : 978-2-36914-560-8

PRÉFACE

On aimerait tant parler de lui sans préciser de qui il fut le fils et de qui il fut le neveu, mais c'est impossible. Ce n'est même pas souhaitable : puisque Klaus Mann (1906-1949) a porté son nom comme une croix, l'ignorer reviendrait à nier la part sombre de sa biographie. Quoi qu'il écrivît, où qu'il se réfugiât, quoi qu'il entreprît, il y eut toujours quelque'un quelque part pour lui rappeler ce qu'il n'avait pas oublié. Non que le Magicien lui eût fait de l'ombre : il lui cachait le soleil.

C'est un grand malheur que de se faire écrivain sous un père écrivain. Qui plus est un homme mondialement célébré, plébiscité, adulé même. Soit on renonce, soit on creuse l'écart. Hors de question de le rattraper. Ne reste alors qu'à en prendre le contre-pied en toutes choses, dans la vie comme dans l'œuvre. Puisque le père fut un créateur de génie, le fils s'attachera à être d'abord un témoin de son temps ; puisque l'un eut un comportement exemplaire en se tenant toujours au centre de la page, l'autre s'ingénia à s'agiter dans les marges en se donnant comme excentrique. Mais autant le père eut le génie de mener de front sa double activité d'intellectuel séculier et d'écrivain régulier, autant chez le fils l'engagement politique éclipça la sensibilité du romancier, non dans sa fiction mais aux yeux du public.

Avec le temps, il se résigna à ce qui le minait. Certaines destinées ne se lisent bien que rétroactivement, comme si la fin éclairait le reste d'une lumière noire ; c'est notamment le cas

des grands suicidés de la littérature, Heinrich von Kleist, Walter Benjamin, Kurt Tucholsky, Stefan Zweig, Virginia Woolf, Arthur Koestler, Mishima... Celle de Klaus Mann offre la particularité de se décrypter tant à partir de sa naissance qu'à compter de sa mort volontaire. Doit-on pour autant lire toute son œuvre comme une « Lettre au père » ? Dans ses Souvenirs des jours heureux, dernier tome en date de son Journal interminable, Julien Green exprimait sa préférence pour Klaus Mann en raison de sa morbidité inspirée, tellement plus inspirante que l'ennui bourgeois distillé par son père statufié.

*Au fond, que savent les Français de Klaus Mann ? Qu'il fut le fils de Thomas Mann, cette montagne magique de la littérature contemporaine qui le domina au point de l'écraser, au risque de l'éclipser durablement. Qu'il fut le neveu de Heinrich Mann, antifasciste exemplaire. Qu'il avait été dans sa jeunesse un dandy, homosexuel et drogué, dilettante et provocateur, assez insouciant pour consacrer neuf mois à arpenter la terre avec sa sœur Erika, tous deux se faisant passer pour des jumeaux à travers le vaste monde. Que, pour se rattraper, il a laissé une magnifique autobiographie sous le titre *Le Tournant*¹. Qu'il est l'auteur de *Mephisto*² (1936), roman de la carrière d'un grand comédien inspiré par celle de son beau-frère, personnage ambitieux et lâche que sa corruption par le régime nazi, et par Goering en particulier, poussa, de compromis en compromission, au faite de la gloire publique et de la déchéance personnelle, ce que le réalisateur hongrois István Szabó a restitué magnifiquement dans son film *Mephisto* (1981) avec un Klaus Maria Brandauer inoubliable dans le rôle-titre. Voilà ce que savent généralement les lecteurs français. Les plus curieux d'entre eux avaient également entrevu sa silhouette dans les études consacrées à l'émigration*

1. *Le Tournant*, Klaus Mann, traduit de l'allemand par Nicole Roche, Solin, 1984 (avec une préface de Jean-Michel Palmier).

2. *Mephisto*, Klaus Mann, Denoël, 1975 (avec une préface de Michel Tournier).

antifasciste allemande, Weimar en exil de Jean-Michel Palmier et Exil et engagement d'Albrecht Betz. C'est tout. Non que ce soit peu, mais c'est insuffisant pour un écrivain de cette trempe. Car Klaus Mann n'a pas attendu la démonstration de l'immonde pour attaquer, s'indigner, dénoncer. Ni atermoiement, ni tergiversation. Une ligne, une seule : on ne dîne pas avec le diable, fût-ce avec une longue cuillère. Pas la moindre compromission, pas le moindre répit. Eût-il duré mille ans comme prévu, le III^e Reich s'en fût fait un ennemi pour mille et un ans. Rares sont les intellectuels français de cette époque dont on pourrait faire ses frères en pugnacité. Un nom vient spontanément à l'esprit, pas des plus connus, hélas, mais des plus puissants par le souvenir qu'il a laissé dans la mémoire de ceux qui l'ont lu et le lisent encore, celui d'André Suarès. Il y a comme une parenté en prophétisme politique entre ces deux hommes au destin de Cassandre. Ils avaient un trait de caractère en partage, beaucoup moins répandu qu'on ne le croit, la lucidité. Son antinazisme ne l'a pas fait verser dans le stalinisme comme tant d'autres ; l'homo sovieticus lui aurait certainement reproché de mentir comme seul en est capable un témoin oculaire. Sa lucidité a fait qu'il s'est gardé à gauche comme à droite, ce qui n'allait pas de soi en ce temps-là. Trois ruptures ponctuent l'engagement de cet Européen absolu : l'exil (13 mars 1933), le renoncement à la langue allemande (29 août 1939), l'endossement de l'uniforme de l'armée américaine (28 décembre 1942). En 1936, il dit de l'allemand que « c'est ma langue, même un Hitler ne peut pas me la voler », mais en 1939, il décide solennellement de n'écrire plus qu'en anglais. Au fond, son reproche fondamental au nazisme, au-delà des procès d'intention sur les crimes qu'il s'appête à commettre, c'est d'être viscéralement « hostile à l'esprit ». D'être infiniment responsable de « la déroute de l'esprit allemand ». Qui dira après qu'il était un être frivole ? Lucidité, gravité, sagesse. Une rareté.

Le 20 décembre 1931, lorsque le diariste dresse l'inventaire de tout ce qu'il a écrit au cours de l'année échuë, les 304 pages de ce roman viennent en tête. Le Volcan demeure probablement son roman le plus achevé, mais tous portent sa marque, oscillant entre les deux pôles de l'espoir et du désespoir, charriant ses mêmes obsessions de l'homosexualité, du suicide, de la mort, les trois étant inextricablement nouées jusqu'à représenter une hantise unique. Point de rencontre à l'infini n'y échappe pas. Inutile de recourir aux traités d'optique ni au théorème de Chasles et autres considérations sur les arcs curvilignes, nous ne sommes pas dans la métaphysique de l'asymptote. Jean-Michel Palmier a vu dans ce livre « une transition entre les récits et esquisses psychologiques consacrés à l'adolescence et ses œuvres d'exil, plus politiques ». Comme un trait d'union. Autobiographique ? Comme le reste de sa famille de papier. Klaus et sa sœur Erika se profilent d'évidence derrière les héros ; il en va de même pour la plupart des autres à qui les spécialistes eurent tôt fait de trouver une doublure (le méphistophélissime comédien Gustav Gründgens, auquel Mann fut lié, derrière le danseur Gregor Gregori) ; gardons-nous pour autant d'en faire un roman à clés, car ce serait le tuer, la durée de vie de ce genre-là n'excédant pas quelque mois ; de toute façon, il en va avec Klaus Mann comme avec les autres, tout personnage est une mosaïque de traits empruntés à cent autres, aucun n'est un bloc de granit. Jusqu'à présent, Point de rencontre à l'infini demeurerait inédit en français. Dominique Miermont, qui l'a découvert, l'a porté à Phébus, qui en a confié la traduction à Corinna Gepner. Et pourquoi ne saluerait-on pas les passeurs d'un roman, et parfois d'un écrivain, qui, sans eux, seraient restés enfouis sous la poussière du temps ?

Qu'a-t-il fait en 1932, temps de l'écriture de Point de rencontre à l'infini ? Une année passée à voyager à travers l'Europe. À rédiger des démentis cinglants aux canailleries diffusées par le Völkischer Beobachter sur lui ou sur sa sœur. À écrire des articles,

des préfaces, des chansons, des émissions, des notes et Douleur d'un été, une nouvelle sur Sanary. À traîner au Sélect de Montparnasse. À s'agiter fébrilement jusqu'à donner l'impression d'être toujours en mouvement. À visiter Gide, Green ou Cocteau en leur repaire. À absorber des drogues diverses. À s'enivrer de films, À nous la liberté, La Chienne, Le Cuirassé Potemkine. À rêver puis à se faire le greffier de ses rêves dans son Journal¹. À songer au suicide en marchant la nuit dans Venise déserte. Et à lire, lire et lire encore. Déjà, son attachement au génie de l'Allemagne ne se manifeste plus que par son attachement à sa langue. Mais ni par sa terre, qui l'indiffère, ni par ses habitants, qu'il méprise. Il est un étranger dans son pays où rien ne le retient, lui qui n'a pas attendu l'arrivée de l'infâme au pouvoir pour se sentir chez lui ailleurs. La question de l'exil intérieur ne se pose même pas, comme pour le poète Gottfried Benn, qu'il avait tant admiré ; son tempérament radical ne souffre pas ces nuances d'états d'âme. On part ou on reste. Pas de compromis possible : on ne pactise pas.

Humant l'agonie d'une république dans cette Allemagne en décomposition, Klaus Mann anticipe la douleur qui sera la sienne d'être privé de patrie. Dans ses cauchemars, des visages ricanants et hideux viennent l'assaillir, à peine échappés des tableaux de George Grosz. Déraciné, il l'est déjà, avant même d'avoir quitté ce territoire où il étouffe. Lui qui se présente volontiers comme un intellectuel libéral européen, le voilà confronté au spectre de la solitude à venir. Trois fois plutôt qu'une. Cette année-là, il adapte Les Enfants terribles de Jean Cocteau pour la scène allemande et son Geschwister est un échec retentissant ; puis il publie ce roman, Treffpunkt im Unendlichen, que vous tenez aujourd'hui entre les mains sous le beau titre de Point de rencontre à l'infini et qu'il résume comme une tentative de montrer

1. *Journal. Les années brunes 1931-1936*, Klaus Mann, traduit de l'allemand par Pierre-François Kaempf, Grasset, 1996.

sous la forme d'un récit la problématique complexe d'un groupe de bohémiens internationaux ; la critique littéraire est à peine plus indulgente que la critique dramatique. Même l'article de Süskind dans *Literatur* n'est pas très clairvoyant, c'est peu de le dire ainsi : « Il n'y a pas eu une seule recension vraiment satisfaisante de ce livre ; je n'ai jamais rencontré autant d'incompréhension jusqu'ici », note Mann amèrement dans son *Journal* (8 novembre 1932). Non pas louangeuse, admirative, argumentée ou même simplement bienveillante, mais juste satisfaisante aux yeux de l'auteur. Dans le pire des cas, les critiques sont plus qu'immondes ; dans le meilleur, aimables, à l'étranger surtout. Il est vrai qu'il se montre aussi intransigeant, et aussi peu porté au compromis dans sa dénonciation du mal qui ronge l'Allemagne, qu'il s'agisse de fiction ou de pamphlet. Ses pires détracteurs ne sont pas toujours à droite, ce qui l'attriste profondément. Même son camp lui reproche son mode de vie, d'où il infère une réputation de légèreté, de dandysme littéraire, de facilité. Toutes choses synonymes de bâclage, injustice qui ne pardonne pas. Que faire de ses romans quand le meilleur de sa réputation est avant tout assis sur son œuvre d'essayiste, son acuité de témoin privilégié, son intérêt documentaire ? Ils sont jugés à l'aune de sa qualité d'intellectuel. Il est vrai aussi que Mann ne conçoit pas de s'adonner à une fiction qui ne soit pas de quelque manière autobiographique. Le créateur est ses créatures, lesquelles l'engendrent en retour en le magnifiant. Mais un romancier qui ose proclamer que Je n'est autre que lui-même est-il encore un romancier aux yeux du monde ?

Il se console en se persuadant que de telles œuvres ne pouvaient toucher qu'un cercle restreint. Il a l'habitude. Sauf que cette fois, il prend peur, ainsi qu'il le confie aux pages les plus intimes de son autobiographie : « La malveillance – j'étais obligé de la reconnaître – avait pris de la profondeur, elle était devenue plus méchante, plus froide, plus hostile. Une malveillance qui veut détruire. Torturer d'abord, puis tuer. Une malveillance meurtrière, une haine nazie : voilà l'image grimaçante que m'opposaient les

colonnes des journaux et, au théâtre, les visages du public. On ne pouvait plus voir cela sous un angle comique, comme les scandales de ma prime jeunesse. Cela devenait sérieux.»

Impossible de séparer cette peur née de l'accueil de Point de rencontre à l'infini de sa lecture. Ne cessons pas d'y penser.

Excès de barbituriques à quarante-deux ans à Cannes : comment ne pas penser au suicide de Richard Darmstädter à Nice dans ce roman ? L'un et l'autre écrasés par leur père. Rien n'est glaçant comme ces signes prémonitoires nichés dans un roman, où l'on voit une créature accomplir un geste fatal dix-sept ans avant que son créateur n'en fasse autant. Il a mis fin à ses jours comme si, au mal qui le rongeaît, il ne pouvait mettre un terme qu'en devenant forcené ou dément et qu'il se refusât à ce dilemme. Fin de partie et début de la légende maudite. Erika a voulu que ces mots fussent gravés sur sa tombe : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra », tirés de Luc 9, 22-25, qui poursuit : « ... mais celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. »

Cruel est le préfacier qui gâte le plaisir du lecteur en dévoilant l'histoire qu'il s'apprête à découvrir. Vous n'en saurez donc presque rien avant. Rien de l'hôtel de la rue Royer-Collard, des juges de la Sainte-Vehme, de L'Amour d'Amélie, des baby bandits pleureurs, de l'impertinence du Dr Goebbels, du néant tenu pour la perfection et de la mélancolie qui sourd de ces pages. Rien avant d'avoir lues celles-ci jusqu'à s'en être imprégné au point de se croire soi-même rescapé du monde d'avant. Ne jamais oublier l'avertissement de Graham Greene : « A novel is never what it is about. » Mais lorsque vous y rencontrerez des mots ou des expressions « en français dans le texte », dites-vous bien que si, au-delà de la convention, un certain nombre d'entre eux le sont à la lettre, tout le roman est en quelque sorte « en français dans le texte » par l'esprit.

Il faudra le travail du temps avant que Klaus ne soit plus un Kleiner Mann. Ni « Petit Mann », ni « petit homme ». Ni même celui qui a réussi à se faire un prénom jusque dans sa mort. Juste un écrivain à part entière. Les Français seront peut-être les lecteurs

par qui cette tardive reconnaissance finira par s'imposer : après tout, ne leur doit-on pas déjà la consécration, durable et triomphale, de Stefan Zweig, négligé sinon dédaigné ailleurs y compris chez lui ? Certains soirs à Montparnasse, on croit deviner la silhouette de Klaus Mann à la terrasse du Dôme et de la Rotonde ou dans la salle du fond, au Sélect, et ce n'est pas tout à fait une coïncidence. Depuis qu'on le lit davantage, il est vivant.

Il fut la vigie de cette Atlantide. Cette Europe-là est morte et non ressuscitée. Klaus Mann s'en fit le chroniqueur d'une effrayante lucidité, jusqu'à mettre au jour ce que Jean-Claude Milner désignera dans un essai implacable comme « ses penchants criminels ».

*Plus on pénètre dans son monde, et la sensibilité de ce roman nous y aide comme peu d'autres textes, plus il apparaît que l'on ne sait pas tout de ce que nous réserve le passé. Après la publication de *Contre la barbarie*, il faut louer celle de *Point de rencontre* à l'infini pour sa contribution à la cause. Mais la route sera longue : dans le très complet *Dictionnaire du monde germanique*¹, comme dans *l'Histoire de la littérature allemande*², il n'y a rien entre la notice de Heinrich Mann et celle de Thomas Mann. Peut-être Klaus Mann n'a-t-il jamais existé que dans nos imaginations ? Si l'on peut atténuer la douleur des morts, alors il serait temps de prendre Klaus Mann au sérieux en le lisant à la hauteur de sa propre histoire. On ne saurait mieux rendre justice à un écrivain exilé de lui-même qu'en le réconciliant avec son ombre.*

PIERRE ASSOULINE

1. *Dictionnaire du monde germanique*, sous la direction d'Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider, Bayard, 2007.

2. *Histoire de la littérature allemande*, sous la direction de Fernand Mossé, Aubier, 1995.

I

Berlin, 6 octobre 193... Gare du Zoo.

De nombreux taxis s'arrêtent; parfois, plus rarement, une élégante voiture particulière. D'une automobile sort un homme, d'une autre, une femme; de la troisième, un couple avec enfants, de la quatrième, un couple sans enfants. Sur le toit de la cinquième se trouve une grande malle. On la descend. Du véhicule sortent une très grande dame au jeune visage blême; un petit monsieur à la moustache noire tombante; un jeune homme brun, sans chapeau, au trench-coat ouvert.

Ils viennent pour le train du matin à destination de Paris.

Do paya le taxi. Elle savait que Sebastian aimait bien qu'on règle pour lui des bricoles. Nerveux, celui-ci demanda au porteur, qui chargeait la malle sur ses épaules: «Vous croyez qu'elle suivra? Ce serait bête si je n'avais pas mes affaires cette nuit.» Il parlait avec tant de précipitation que l'homme lui adressa un regard soupçonneux. Le Dr Massis dit avec un doux sourire: «*Tiens*^{*1} – notre ami a la fièvre du départ.»

Pendant que Do s'occupait de l'enregistrement de la malle, Sebastian acheta des journaux et des cigarettes.

1. En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Contrairement à son habitude, il se montra querelleur et impatient avec les gens qui le servaient. « Non, j'ai dit *sans* filtre, fit-il, agacé. Ah ! Il faut aussi que je change de l'argent. » Bien qu'il voyageât beaucoup, cela l'énervait toujours. Do revint avec le récépissé.

Elle passa, sans lui prêter attention, devant le Dr Massis, qui mâchonnait nerveusement les extrémités de sa moustache. Elle agita le reçu comme s'il se fût agi d'une fleur. Sa démarche était belle et souple tandis qu'elle traversait le hall en direction de Sebastian. Elle se déhanchait légèrement et riait. Elle riait de sa grande bouche bien dessinée, mais ses yeux restaient graves. Quand elle fut devant Sebastian, elle le dépassait d'une demi-tête. Elle était très mince dans un manteau à carreaux gris clair dont la ceinture était étroitement serrée.

« Combien as-tu dépensé pour moi ? » l'interrogea Sebastian. Elle rit : « Ce sera ma dernière aumône. – N'en sois pas si sûre. » Il rit à son tour en empochant le papier.

Entre-temps était arrivée la voiture que Mme Grete avait prise avec deux jeunes gens pour se rendre à la gare. Mme Grete s'approcha en hâte, la poitrine palpitante, elle avançait, haute en couleur et imposante, des fleurs dans les bras, plissant ses beaux yeux sombres de myope, les naseaux frémissant d'excitation. Elle s'écria : « Sebastian, mon ange ! » et lui tendit les fleurs. Puis elle enchaîna : « Voilà aussi monsieur mon chef ! » – car elle était la secrétaire du Dr Massis. Celui-ci chercha quelque chose d'ironique à répondre mais, ne trouvant rien, il se contenta d'un fin sourire. Mme Grete embrassa Sebastian, puis Do. Dans l'intervalle, les jeunes gens les avaient rejoints d'un pas nonchalant.

Richard Darmstädter serra la main à Sebastian avec cordialité. Ses traits exprimaient une familiarité insistante. Sur son long visage racé perlaient des gouttes de sueur. Il

approcha sa face empreinte d'agitation et de sentimentalisme, où les sourcils noirs se rejoignaient hardiment à la racine du nez, un peu trop près de Sebastian. Il observait un silence éloquent et chargé d'émotion.

L'autre jeune homme faisait preuve d'une réserve plus conventionnelle. C'était un bel Anglais élégant, qui promenait en laisse un chow-chow au soyeux pelage brun. Le chien s'appelait Leu et semblait d'un tempérament susceptible, voire timoré, quoique avec sa crinière et ses petits yeux dorés il eût quelque chose d'un fauve miniature, d'un hybride nain d'ours et de lion. Au milieu de son front, entre les yeux, une mince touffe de fourrure noire formait une sorte de ride sombre qui conférait à son regard, à son expression entière, un caractère craintif et soucieux.

Do prit des tickets de quai pour tout le monde. Ils montèrent l'escalier. « Plus que huit minutes, Sebastian », proclama Richard Darmstädter avec solennité. Quelqu'un demanda : « Où est Gregor Gregori ? » Sebastian, qui marchait devant, à côté de Mme Grete, se retourna : « J'ai déjà pris congé de lui. » Le jeune Anglais déclara, la bouche quelque peu pâteuse (ou bien son allemand était-il entravé par l'accent anglais ?) : « Bien sûr – quand les vieux amis ont réussi, ils se font rares. » Cette remarque fut jugée dénuée de tact, il s'ensuivit un bref silence. Enfin, Mme Grete, qui était toujours au courant de tout, expliqua : « Il ne pouvait pas venir, c'est ce matin qu'arrive son amie de Munich, cette Sonja. Est-ce que tu la connais ? » ajouta-t-elle à l'adresse de Sebastian. « Non, mais Gregor n'a pas arrêté de me parler d'elle. » Sebastian répondit avec un curieux soupçon d'impatience dans la voix, comme si on l'interrogeait sur un sujet rebattu, qui lui procurait un ennui insupportable.

Le jeune Anglais, qui s'appelait Freddy, eut une altercation avec une dame d'un certain âge à cause de son craintif animal. À cette occasion, il se montra irritable et arrogant.

Son visage large et clair s'enflamma ; il trépigrait. Quand, pour finir, la dame le traita de « voyou », il s'écria, les yeux étincelants : « *I am a British boy!* » – sur quoi le Dr Massis fit remarquer à mi-voix : « Pourtant, notre cher Freddy est aux trois quarts américain. »

Distracts par l'incident, ils tournaient le dos au train, qui était inopinément entré en gare. Le contrôleur lançait déjà son cri : « En voiture ! En voiture ! », et Sebastian, repris par la nervosité, fit quelques pas sans rime ni raison, à la recherche du porteur. Ce dernier était déjà en train de caser les bagages dans le compartiment fumeurs de seconde classe. Sebastian avait eu l'intention de serrer la main à ses amis sur le quai, mais il se ravisa, grimpa d'un bond dans le wagon, parcourut le couloir au pas de course, paya le porteur, puis voulut enfin baisser la vitre pour prendre congé des autres. Il n'y arriva pas tout de suite. Il se montrait maladroit, tirant avec brusquerie sur la courroie pendant qu'à l'extérieur Richard Darmstädter tapait contre la vitre en manière d'exhortation. Il comprit enfin comment procéder, la vitre se baissa – le train s'ébranlait déjà.

Les cinq personnes auxquelles Sebastian faisait signe se tenaient les unes à côté des autres sur le quai, soudain regroupées en un petit tas compact d'êtres humains formant un tout. Lui, au-dessus d'eux, déjà isolé, déjà à distance, séparé et sur le point de disparaître. Quel est l'écrivain, songea Sebastian, qui a dit que, lors du départ, celui qui est à la fenêtre du compartiment se transforme en une flèche empennée qui vise au loin ; et celui qui demeure sur le quai, en un œuf qui n'a pas encore donné naissance au mouvement ? Fierté de la séparation, fierté de n'être-bientôt-plus-là ; fierté de mourir.

Le visage de Sebastian, qui se déplaçait avec lenteur, se retirait très progressivement, dominant avec orgueil celui de ses amis. Comme mû par la pitié, le jeune homme se pencha

vers eux. Il toucha un bref instant le petit chapeau rond et noir de Mme Grete, puis saisit la main que Do lui tendait. Celle-ci levait la main pour qu'il la prenne encore une fois. Il la plaça, semblant vouloir la réchauffer en toute hâte, entre les siennes, et remarqua derechef sa beauté, ses longs doigts minces et effilés ; main un peu amaigrie et pourtant si innocente. Do devait presque courir pour rester à la hauteur de Sebastian. Les autres l'imitaient, seul le Dr Massis ne bougea pas. Il lança à l'improviste, de manière très conventionnelle : « Bon voyage ! », mais d'une voix mystérieuse, si assourdie que Sebastian ne l'entendit pas. Le jeune homme ne comprenait pas davantage ce que Mme Grete essayait de lui dire, il ne voyait que son visage écarquillé, nu et fleuri, qui montrait soudain comme de la *peur* – une peur tout à fait incontrôlée et inexplicable. Que craint-elle ? se demanda-t-il fugitivement. Puis : autour de sa bouche, la peau commence à bouffir et à se distendre. Pauvre Mme Grete.

Il dut lâcher la main de Do et reçut son ultime regard, plein de larmes au-dessus de la bouche qui riait. Freddy et Richard étaient demeurés en arrière ; les deux femmes abandonnèrent enfin leur course avec la locomotive. Freddy s'écria brusquement – il était bien trop tard – d'une voix grave, grondante : « Au revoir ! Au revoir ! », tandis que Massis agitait son chapeau mou de couleur noire en un large demi-cercle et plongeait dans une grande révérence ironique. Avant que le train ne prenne le virage, Sebastian aperçut une dernière fois le visage de Do. Dans ses yeux aussi il crut déceler de la peur. Que craint-elle ? se demanda-t-il en quittant la fenêtre. Il était si absorbé par cette pensée, si soucieux, qu'il en oublia momentanément de s'asseoir ou de changer de position.



Sonja, en manteau de fourrure noir à col gris, agitait la main par la fenêtre du compartiment. «Hé, Gregor! Bonjour! Bonjour!» Gêné, Gregor dit, avant même de lui répondre : «Mais Froschele est là aussi.» Froschele se recroquevilla d'un air rusé, elle parut rapetisser et se ratainer tandis qu'elle descendait du wagon-lit derrière Sonja. «Froid», fit-elle en guise de salut.

Sonja et Gregor se mirent à rire; Sonja, d'un rire profond, cordial et sonore, Gregor, un peu tendu et crispé. Dans son visage blême, la bouche est irritée, charnue, molle et rouge sombre. Il ôte son chapeau gris clair, ses cheveux blonds clairsemés reculent sur les tempes et, à hauteur de la raie, sont artificiellement peignés sur son crâne rond. Souriant toujours – d'un sourire à présent un peu douloureux, presque plaintif –, il fait un baisemain aux deux dames, Sonja et sa demoiselle de compagnie. Il garde quelques secondes son beau visage blême au-dessus de la main de Sonja, retrousse même le gant de daim pour chercher la chair de ses lèvres. Elle, au-dessus de lui, demande de sa voix grave, enjouée : «Et comment vont les affaires?» Il réplique, étirant les syllabes avec une coquetterie miaulante et larmoyante : «Merveilleusement.» Froschele fait remarquer avec méchanceté : «Nos bagages sont fichus.» Ils recommencent à rire et se dirigent vers la sortie. Froschele portait un paletot gris souris et un petit bonnet de même couleur, un chapeau nain qui la déguisait bizarrement; Gregor Gregori : un manteau ouvert en cuir brun, quelque peu élimé, le chapeau clair et des chaussures jaunes à brides, des sortes de sandales qui donnaient une légèreté excentrique à son pas élastique, balancé et dansant; une forme d'apesanteur, comme s'il était sur le point de s'envoler. Il continue de rire tout en disant d'une voix traînante et chantante : «Formidable que tu sois là.» Mais quand il discute avec le porteur, il a soudain un style

concis, militaire, et un menton dressé, aux contours fermes et despotiques...

Gregor Gregori est premier danseur et maître de ballet dans un des opéras de Berlin; Sonja, qui a été engagée à Munich, va se produire à Berlin dans une comédie de mœurs et dans un rôle classique. Froschele vit depuis quelques années chez Sonja, en qualité d'amie plus que d'employée. Elle est née à Landshut, et c'est son premier séjour à Berlin.



Sebastian, dans son compartiment Berlin-Paris, appuya sa tête contre le coussin, qui l'accueillit avec des oscillations et des secousses régulières. Il pensa : un millier de personnes ont posé leur tête à cet endroit et à présent, c'est mon tour. Est-ce que j'en éprouve du dégoût? Non, cela me fait plutôt du bien. On s'inscrit toujours dans une continuité; on est toujours un maillon dans une chaîne, on n'est jamais seul. Crânes chauves des hommes d'affaires, cheveux rouges des dames qui vont à Paris en quête d'aventures et de mode. Et en ce jour, Sebastian, vingt-cinq ans; journaliste; écrivain, pourrait-on dire. Lié avec quelques personnes. Ami d'une fille nommée Do. En dehors de cela, seul.

C'était clairement de la peur sur les visages de Mme Grete et de Do. Étrange : que craignent-elles? Est-ce parce que je pars? Départ...

Son esprit épuisé répéta ces syllabes; les roues du train les répétèrent avec lui. Partir, partir, partir. Je pars, ça part, ça sépare. Quand on pense très longtemps à un mot, il perd son sens ou en prend un autre. La peur sur leurs visages. La flèche et l'œuf. Partir. Hier après-midi,

dans la Rankestrasse, mon attention a été attirée par un magasin – bizarre, jusqu’alors je ne l’avais pas remarqué. Non, pas « Florisang – Fleurs – Roses rafraîchies », celui-là, je le connais déjà depuis un certain temps, et d’ailleurs il se trouve dans la Motzstrasse. Non : un magasin de cercueils. Dans la vitrine où, normalement, on expose des cigarettes, des bas, des livres ou des pâtisseries : des cercueils. Des cercueils en métal. Des cercueils en chêne, en épicéa, en pierre noire. « Formalités d’enterrement réglées au plus vite, en Allemagne comme à l’étranger... » En pleine rue commerçante, la mort. Bizarre. La mort – élément de la rue commerçante. La mort, commerce. Bizarre, bizarre.

Sebastian, les yeux fermés, tête contre le coussin de velours crasseux où des milliers de gens se sont reposés avant lui, pense : très, très amusant et remarquable. On vient nous chercher. Départ. Je suis sur le départ. Je vais partir. Exige qu’on réponde vite et avec précision, question à régler au plus vite : quelle est la force qui nous permet de supporter cet horrible séjour provisoire, la vie ? On vient nous chercher. Peur.

Il était somnolent. Saisi d’une peur étrange de s’endormir pour de bon, il palpa le capitonnage sur lequel il était assis. Celui-ci était gaufré, dans les creux de l’étoffe nichaient de la suie et de la poussière. Velours vert, suie et poussière – en fin de compte, ce sont des choses qui font partie de la vie. Sebastian palpa et huma avec avidité.

C’est sans aucun doute encore de la vie : poussière, velours, suie. Rythme des roues. Dehors, la matinée grise. Des fils télégraphiques, s’élevant et s’abaissant, des prés, des clôtures et des maisons. C’est sans aucun doute encore du présent.

Quand on a pensé de toutes ses forces à la mort, on finit par apprendre une nouvelle manière de saisir la vie. (C’est donc encore de la vie ; ça, je l’ai encore.) On expérimente

une étrange exacerbation de l'instinct de propriété et de collecte ; cette lumière, je la sens encore, ce son, je l'entends – cela me rend assurément un peu plus mûr pour la mort, cela rendra ma vie un peu plus complète.

Sebastian connaissait cette cupidité à l'égard de la vie. Elle survenait de temps à autre, aussi fréquemment que la conscience de la mort qui la précédait. Chaque regard, chaque pas, chaque souffle dont on alimentait le patrimoine du vécu pour essayer de déjouer la mort, en réalité c'est pour celle-ci qu'on les collectait – pour la mort, qui étendrait un jour sa main sombre sur ce patrimoine de souvenirs infimes, constitué à la hâte.

Fiévreusement, afin de ne rien laisser échapper, Sebastian promena son regard dans le compartiment : lampe, cendrier, signal d'alarme. Il remarqua enfin la jeune fille qui était assise en face de lui.



Le Dr Massis, Do, Mme Grete et Richard Darmstädter avaient décidé qu'il fallait absolument prendre ensemble le premier petit déjeuner. Ils se déclarèrent tous à jeun, et commandèrent dans le *Mampe-Stube*, sur le Kurfürstendamm, une grande quantité de café, des petits pains, des allumettes au fromage, du miel et de la marmelade d'oranges. En dépit d'une certaine mélancolie, ils montrèrent bon appétit. Seule Do ne mangeait rien.

« La petite Do a l'air d'une veuve », dit le Dr Massis en la regardant, la tête affectueusement penchée.

« C'est bien ça ! » Do sourit, les yeux humides de larmes.

Le Dr Massis sourit avec elle, il appuya son visage malin et nerveux sur ses petites mains délicates, couvertes de poils noirs. C'était un visage de Français subtil et sarcastique,

rendu piquant et surprenant par un type slave, voire hunnique, qui n'était pas seulement l'effet de la brillante moustache noire mais aussi des pommettes, certes bien modelées, mais incontestablement trop hautes. Sur ces pommettes s'étirait une peau jaune mat, sèche et fatiguée. Derrière les épais verres de lunettes, on distinguait à peine les yeux, on ne savait jamais où ils regardaient. De temps à autre, cependant, s'en échappait un éclair étonnamment sombre et menaçant.

«Combien de temps Sebastian a-t-il l'intention de rester à Paris?» demanda le jeune Anglais à la bouche pâteuse – ce n'était pas un habitué de ce cercle amical mais, traînant dans divers milieux, il avait atterri là par hasard.

«Il dit – peut-être pour toujours», expliqua Do de sa petite voix affligée.

«Pourtant, il n'a même pas de contrat ferme avec un journal», fit observer le Dr Massis dans un chuchotement doux mais acerbe. Il parlait avec un accent gaulois très prononcé, quoique ses ancêtres fussent allemands depuis plusieurs générations.

«Oui, du coup notre sympathique petit cercle va se défaire», constata Mme Grete, attristée – ce qui appela chez Massis un sourire moqueur. Do, quant à elle, éclata en sanglots.

«Il en était le centre», déclara-t-elle en aspirant ses larmes par le nez; Mme Grete et Richard acquiescèrent. Tous deux s'interrogèrent un instant sur ce que Sebastian leur avait apporté au bout du compte. Pas grand-chose. Malgré toute sa gentillesse et sa douceur, ils le considéraient plutôt comme un tempérament froid. Cependant il avait beau être passif et négligent, il possédait la faculté secrète de rassembler les gens. Les autres sentaient qu'avec son départ il risquait de se produire des choses que sa présence n'eût pas tolérées. Sebastian ne leur manquerait peut-être pas vraiment – tout le monde est remplaçable, la vie quotidienne ne tolère pas

le vide –, mais le fait qu'il ne soit plus là occasionnerait des dégâts.

«*Mon pauvre enfant*», dit le Dr Massis à Do. Elle sanglote pour de bon.» Il voulut lui tapoter le visage avec un mouchoir de soie rouge, mais elle recula. «*Tiens, tiens*», fit-il avec bonté.

Sur les joues affligées de Do, les larmes avaient creusé des sillons dans la poudre, de petites rigoles, lit pour d'autres larmes qui suivaient à présent la trajectoire prescrite, mélancoliques et drôles. La teinte du visage était malsaine, et la qualité de la chair inquiétante. Celle-ci paraissait grise, d'une masse insuffisante; pas précisément bouffie, mais trop légère, trop poreuse. Le regard que Do lança au Dr Massis en réponse à ses consolations facétieuses n'était pas confiant, mais plutôt triste et courroucé. «Ça suffit! dit-elle. Tout ce dont vous êtes capable, c'est vous moquer de sentiments que vous êtes trop dépravé pour éprouver.» Le Dr Massis s'essaya à une mine d'écolier réprimandé, ce qui ne fut pas très plaisant.

Soudain, Mme Grete éleva la voix afin de rabrouer son patron : «Do a parfaitement raison, alors arrêtez de faire cette tête de crétin, d'accord? Vous êtes et vous serez toujours un vieux salopard sans cœur!» Elle souligna ces paroles crues d'un coup de poing sur la table. Massis rentra la tête dans les épaules mais, sous le front incliné, on put le voir sourire avec malignité et délectation. À l'occasion, il aimait bien se faire traiter de cette manière par Mme Grete.

Tous se mirent à rire, surtout Richard Darmstädter, qui recherchait les faveurs de Mme Grete. Quand Darmstädter riait, sa bouche formait un carré presque parfait – trou noir, douloureusement béant. Ses yeux revêtaient alors l'apparence du verre noir, dur et scintillant – quand il était sérieux, ils étaient humides et sensibles. Des cheveux noirs et secs lui mangeaient le front, un front aussi irrité que son nez aquilin. Ses mains avaient tendance à transpirer.

Mme Grete le remercia de son rire honorable en lui adressant un regard engageant de ses yeux sombres et myopes. Elle avança les lèvres en cul-de-poule et posa un bref instant sa main sur la sienne, qui était brûlante. Il continua à rire, excité par cet attouchement comme par un courant électrique. Son rire le faisait même légèrement tressaouter. «Tu es grandiose, comme toujours!» articula-t-il avec peine. L'Anglais, qui nourrissait son animal brun d'allumettes au fromage, ajouta d'une voix de basse : «*She's always grand*», et ses yeux gris pâle lancèrent à Mme Grete une œillade joviale et conquérante. Il se montrait charmant quand on ne le contrariait pas. Malheureusement, il était d'un naturel méfiant et irascible, craignant sans arrêt qu'on ne le prenne pas au sérieux socialement.

Ce rire général avait détendu une atmosphère pesante et contrainte. Soudain, tous parlèrent en même temps, on trouvait ce local adorable – boiseries mordorées –, on évoquait d'autres cafés; en plein milieu de la conversation, Do regarda l'heure et annonça qu'elle avait un rendez-vous. Elle demanda l'addition, le maître d'hôtel s'exécuta; comme personne ne faisait mine d'apporter sa contribution, Do paya les huit marks cinquante.

À l'extérieur, il y eut une nouvelle querelle entre Massis et Mme Grete, qui refusait de se remettre immédiatement au travail. «Moi aussi, j'ai une affaire urgente», affirmait-elle, prête à en découdre. Et lui : «Ça n'a aucun sens. À quoi est-ce que je te paie?» – ce qui la rendit hargneuse. Massis l'invectiva d'une voix de crécelle soudain aiguë et perçante; elle répondit en glapissant, les poings sur les hanches. Tout à coup, on aurait dit une vieille cocotte de la Friedrichstrasse, qui se chamaille avec son galant pour une histoire de prix. Dans ce combat d'injures, Massis ne pouvait qu'avoir le dessous. Finalement, il se détourna avec colère et s'éloigna à petits pas rapides, les épaules relevées, sifflotant nerveusement.

Do, qui avait repris sa mine d'enfant boudeuse, se fit raccompagner chez elle par Freddy, l'homme au chien marron. Elle n'habitait pas loin, dans la Meineckestrassen; mais elle se prétendait trop fatiguée pour faire ne serait-ce qu'un pas.



Sebastian essaya de lire un des journaux qu'il avait classés sur la tablette pliante devant lui, mais il avait mal aux yeux. Quand il alluma une cigarette, celle-ci ne lui fit aucun bien. Il avait la bouche sèche, la fumée lui râpait le palais et la gorge. Il envisagea de manger une des oranges qui étaient dans un sac, placé dans le filet. Mais il aurait fallu l'éplucher, une opération laborieuse. On a les doigts qui collent, pensait-il, et il prit du chocolat, ce qui accrut sa soif.

Comme pour se venger de n'en avoir retiré aucun plaisir, il en offrit à la jeune fille assise en face de lui. Dotée d'une certaine grâce chétive, elle avait un petit visage blond retroussé. Le nez en trompette était surmonté d'yeux ronds et clairs, dont le regard vide et tendre observait Sebastian presque sans relâche. Quand le jeune homme se tourna vers elle, allant même jusqu'à lui tendre la boîte de chocolats, elle rougit et eut un sourire abattu. Sebastian décida qu'elle devait travailler dans les arts décoratifs. Sur une blouse de soie brune, elle portait une broche ronde en argent, d'une simplicité raffinée. Sebastian s'aperçut que les personnages sur la broche représentaient un mythe antique, peut-être Leda et le cygne ou les deux loups, dont il ne se rappelait plus exactement la fonction. «Vous aimez ça?» demanda-t-il – parlant des chocolats. La jeune fille rougit jusqu'à la racine des cheveux et son cou devint écarlate. Elle saisit une friandise du bout des doigts, fit «merci» d'une voix si faible qu'on ne perçut qu'un souffle de son, et baissa, tandis qu'elle

mâchait la praline tenace, ses yeux clairs, comme si elle avait honte. Sebastian ajouta en guise d'encouragement : « Ce voyage est d'un barbant ! » Sur quoi elle se borna derechef à sourire et à fixer le large front brun clair du jeune homme. Celui-ci trouva la situation un peu pénible, il se leva et quitta le compartiment. Dans le couloir, il alluma une cigarette tout en sachant qu'elle lui desséchait la bouche. Il appuya son front contre la vitre, en accueillit la fraîcheur avec gratitude, et ferma les yeux.

Pourquoi suis-je de si mauvaise humeur ? s'interrogea-t-il. Est-ce vraiment parce que Gregori n'est pas venu au train ? Oui, ça doit être principalement pour cela. Il aurait parfaitement pu s'arranger malgré l'arrivée de son amie – justement parce que nos rapports, ces derniers mois, n'étaient pas des plus faciles. Certes non, pas des plus faciles. Du coup, on ne s'est même pas dit adieu, constata-t-il avec une amère satisfaction.

Cela tombe très bien que j'aie plusieurs heures pour en débattre sérieusement avec moi-même. Il faut absolument que j'y voie plus clair. J'espère que la jeune personne ne me dérangera pas.

Il regagna le compartiment, résolu, non sans pédanterie, à s'expliquer enfin intérieurement avec son vieil ami Gregor Gregori. Les yeux ronds de la jeune fille, d'une teinte vert-gris, l'accueillirent par un éclair dissimulé, mais impudent. Les cils étaient presque blancs, ce qui donnait aux yeux un aspect nu et enflammé. Sebastian appuya de nouveau sa tête contre le coussin qui lui avait communiqué l'odeur de milliers d'inconnus, et fit mine de vouloir dormir. Il utilisait cette ruse pour pouvoir se livrer à sa conversation intime sans être interrompu.

La jeune fille s'appelait Annemarie et se rendait à Paris pour y suivre une formation de modéliste. La tante qui l'avait élevée voulait se débarrasser d'elle – ses parents

avaient disparu en Amérique du Sud – et lui avait alloué une rente mensuelle de cent cinquante marks. C'était la première fois qu'elle voyageait – seule, qui plus est ! Du monde, elle ne connaissait encore que l'ouest de Berlin et Heringsdorf. Avide et novice, elle s'éprit sur-le-champ du jeune homme assis en face d'elle, au point d'en avoir le cœur agréablement douloureux et d'ouvrir les genoux pour l'accueillir.

Elle se disait : ce charmant jeune homme a les cheveux sombres ; en fait, ils sont un peu trop gras et, du coup, ils ont tendance à retomber en mèches larges et lisses. Sa peau est mate, mais il a une zone de taches de rousseur sur le nez, ce qui est plus courant chez les blonds. Sa bouche est très, très agréable, et je suis incapable de détourner les yeux de son front large et clair. Entre les sourcils, il a une ride sensible – un peu surmenée, on dirait. Il se tient mal, mais il est souple. J'aimerais prendre avec lui un petit studio à Paris, comme en ont sans doute les artistes. Il écrit sûrement des poèmes et des romans intéressants. Être chaque nuit couchée à côté de lui. Ses dents aussi sont belles. Ne croirait-on pas qu'il est en train de rêver de choses très pénibles ? Rêve-t-il de moi ?

Sebastian, en face d'elle, se demandait : qui de nous deux a commencé, moi ou Gregor ? Ai-je d'emblée cessé de le prendre tout à fait au sérieux, ou est-ce seulement après avoir remarqué qu'il me méprisait un peu ? Il faut que j'éclaircisse ce point, c'est très important. À l'heure actuelle, il a du mépris pour moi, c'est certain. Il me trouve enclin au compromis, frivole et paresseux. Il montre aussi de la condescendance parce que je touche moins d'argent que lui. Il refuserait de le reconnaître, mais c'est comme ça. Il est évident que Gregor ne tardera pas à gagner énormément d'argent, il en reçoit déjà plus qu'il n'est décent pour un danseur, à mon avis. Moi, pour le coup, j'en reçois moins qu'il n'est décent pour qui que ce soit...

Ces derniers temps, il a atteint un degré d'activité malsain. Oui, oui, le volontarisme hystérique. Ça lui donne déjà un pli ridicule sur le menton, qu'il a naturellement mou. Tout ça, c'est de la blague. Peut-être aussi que mon mépris date de la première fois où je lui ai vu cette ride énergique. Si au moins il voulait bien arrêter ses idioties politiques, dans le fond il s'en fiche complètement, il n'y connaît rien. Mais il en a besoin ; il en a besoin, par exemple, pour pouvoir affirmer que *moi*, je vis dans le compromis. Comme si moi non plus, je n'étais pas capable d'imaginer de prétendues solutions aussi voyantes – c'est trop bête, trop bête. Alors, on est du côté du compromis dès qu'on se montre un peu scrupuleux au lieu d'être insolent et violent ? Voyons, Gregor ! Toi qui étais si gentil. Tu étais vraiment d'une gentillesse hors pair, autrefois – autrefois...

La ruse qu'il avait employée à l'encontre d'Annemarie commençait à prendre sa revanche : il était sur le point de s'endormir pour de bon, ses pensées s'embrouillaient. La jeune fille songeait : la tension se relâche entre ses sourcils. Il doit dormir très profondément. Il a la bouche entrouverte et respire avec régularité.

Sebastian, à la lisière du rêve, réfléchissait : il y a un domaine de la vie de Gregor dont je ne sais pour ainsi dire rien, c'est cette Sonja. J'aurais pu rester un jour de plus à Berlin pour enfin la rencontrer. Je l'imagine assez sévère, mais aussi... Non, je l'imagine tout à fait différente, assez drôle.

Tandis qu'il s'endormait, il ne pensait plus à Gregor Gregori, mais uniquement à cette Sonja inconnue.



Dans sa chambre d'hôtel, Sonja découvrit un grand bouquet de roses blanches, accompagné d'une carte sur

laquelle était écrit : « Bienvenue à Berlin, de la part du vieux W. B. » « Elles viennent du vieux conseiller privé Bayer! » expliqua Sonja à Froschele, qui, avec une mimique soupçonneuse et pincée, inspectait l'ameublement de la pièce. « Il aurait mieux fait d'envoyer de l'argent! » ajouta-t-elle gaiement, et elle se posta devant l'armoire à glace. Ne se trouvant pas à son goût, elle grogna. « On voit que j'ai voyagé, je suis affreuse. Ce truc noirâtre sur la figure! Le train, c'est épouvantable. J'aurais dû prendre ma petite bagnole! »

Froschele, qui revenait d'une expédition exploratoire dans la salle de bains et dans sa propre chambre, affirma, tout en rejoignant Sonja devant le miroir : « Je suis encore plus moche. »

Son visage n'était pas dénué d'attraits, en dépit de la bouche aux lèvres rentrées. Cette bouche donnait l'impression d'être édentée; le petit front brun, doublement bossu, parcouru de ridules, et les petites mains sombres et vives montraient aussi une sorte de sénilité simiesque d'avorton. D'un autre côté, son attitude craintive et méchante faisait ressembler Froschele à une écolière à demi formée, agressive par timidité, gloussant derrière le dos des hommes qui lui plaisent. Son corps, à la fois anguleux et délicat, semblait vraiment celui d'une fillette de quatorze ans. Cela avait déjà séduit plus d'un homme; Sonja elle-même, qui examinait Froschele à la dérobée pour vérifier si elle était réellement aussi moche qu'elle le disait, n'était pas insensible à ce charme. Elle déclara en guise de conclusion : « Tu es très marrante comme tu es. » Froschele rentra la tête dans ses épaules pointues. « Ce Gregori est écœurant », énonça-t-elle soudain avec la voix plate d'une écolière munichoise. Sonja se mit à rire tandis qu'elle nettoyait son visage à l'aide d'un coton trempé dans du lait de toilette. « Toute cette saleté qui part! » fit-elle en contemplant, avec dégoût et intérêt, le coton noirci. « Ah, tu sais, Gregor... »,

ajouta-t-elle, songeuse, comme si elle venait tout juste d'entendre la remarque de Froschele.

Gregor avait pris congé d'elles devant l'hôtel. «J'ai une répétition à l'opéra, ne m'en veux pas, Sonja», avait-il dit avec une politesse des plus nerveuses et, d'un pas ailé, il avait bondi vers un taxi. Sur un dernier signe de la main, le manteau de cuir flottant, il s'était jeté dans le véhicule, lançant l'adresse d'un ton autoritaire par-dessus l'épaule du chauffeur. Sonja se remémora tous ses gestes, tous ses sons, fronçant les sourcils comme s'il fallait combiner cela et en tirer des conclusions importantes.

Sans transition, elle ressentit le besoin de faire quelque chose, de déployer de l'activité. «Nous sommes à Berlin, nous devons téléphoner, s'écria-t-elle, et elle traversa la chambre en hâte. Et puis nous n'avons pas encore défait nos bagages.» Elle ouvrit une valise, en sortit avec de grands gestes un peignoir, une veste de tailleur. Elle décida alors de commencer par téléphoner. «Il faut que j'appelle le théâtre à propos des répétitions. Et ensuite, ce professeur de gymnastique, Müller, entraînement dès demain matin. Et ensuite, le vieux W. B., pour le remercier de ses rosinettes.» Elle demanda le central.

Froschele la regardait, bouche bée tant elle la trouvait belle.

Les cheveux sombres de Sonja avaient des reflets rougeâtres. Elle les portait courts et libres, avec une raie du côté gauche. Ses grands yeux sombres montraient eux aussi des lueurs rougeâtres, qui parfois viraient au doré.

Froschele s'assit afin d'observer Sonja plus à son aise tandis qu'elle téléphonait.



Mme Grete avait pris le métro pour se rendre à Nollendorfplatz. Pendant le trajet, elle ne bougea pas, elle resta assise, à la fois raide et un peu recroquevillée sous l'effet du froid, le menton dans le col de son manteau de fourrure noir, les mains jointes sur les genoux, les pieds bien alignés, à l'instar des chaussures qu'on dépose devant la porte de la chambre pour les faire nettoyer. Elle fixait le sol sale, jonché de mégots et de tickets jaunes déchirés. Ses dents du haut mordillaient sa lèvre inférieure fardée, si bien qu'elles étaient bordées de rouge comme si elle avait mordu dans quelque chose de sanglant.

À l'arrêt Nollendorfplatz, elle se leva avec vivacité, traversa la rame d'une démarche balancée et énergique, l'air soudain de nouveau concentré sur ce qui l'entourait; passa devant le guichetier, descendit en hâte les escaliers; franchit la Nollendorfplatz sans accorder un seul regard aux cinémas qui l'apostrophaient de leurs affiches criardes; tourna dans la Nollendorfstrasse et continua d'un pas rapide pendant cinq ou six minutes, sur le trottoir de droite. La maison devant laquelle elle fit halte était aussi laide et grise que les autres; au rez-de-chaussée, il y avait un petit bistrot. Mme Grete poussa la lourde porte entrebâillée et monta l'escalier, plongé dans une semi-pénombre. Toutes les deux marches, elle s'arrêtait pour souffler. Au quatrième étage, elle sonna, adressa un signe de tête à la vieille femme qui ouvrit, suivit le corridor sombre, entra dans une pièce sans frapper à la porte. À l'intérieur, l'air était trouble et vicié. Sur le lit était étendu un jeune individu, vêtu d'une chemise de nuit à carreaux bleus. Il devait avoir dix-neuf ou vingt ans; la première chose qui frappait, c'était son front large, paisible et lisse, un front de bel animal, de bœuf. Sa bouche aussi était large et, quand il parlait, il avait l'air de mastiquer, de ruminer. Ses mains reposaient avec lourdeur

l'une à côté de l'autre, tels des poids, sur la couverture. Le jeune homme dit : « 'Jour, mère. » Mme Grete commença par ouvrir la fenêtre, près de laquelle elle s'assit sur un siège de peluche rouge : « Il faut que je récupère », expliqua-t-elle.

Après une pause, elle lui demanda s'il avait de la fièvre. Il répondit : « Un peu », et s'étira dans son lit. « Pff, je n'ai plus envie de rester couché. – Pas de bêtises ! » Elle se leva pour s'approcher de lui. « Tu es encore verdâtre, on dirait du dégueulis », constata-t-elle avec dégoût en l'examinant, les yeux plissés. « Bon, t'es pas non plus de première fraîcheur, trésor, répliqua-t-il avec un rire bref. Et tu as de nouveau les dents rouges. » Elle courut au miroir pour procéder à une évaluation. « Dis donc, petit salopiaud, je trouve que je suis dans une sacrée forme. » – « Personne ne croirait que je suis ton fils », dit le jeune homme d'une voix grave depuis son lit. Mme Grete rétorqua d'un ton tranchant : « J'espère bien », et ôta son bibi noir, légèrement poussiéreux.

Devant le miroir taché, elle inspecta de près son visage abîmé. Elle le jugea formidablement bien conservé – étant donné ce que j'ai derrière moi. Seul le reniflement nerveux était écœurant – c'est la coco, pensa-t-elle, furieuse, et elle prit la résolution de se maîtriser davantage en société. Tant qu'il n'y avait que Walter, cela n'avait pas d'importance. Oui, enfin, je n'ai plus vingt piges, conclut-elle avec colère au terme de cet auto-examen, tout en remettant son chapeau.

Elle approcha du lit la chaise en peluche, seul siège de la pièce, et déclara : « Alors comme ça, monsieur a la grippe. » Le jeune homme bâilla. « Ta copine ne vient plus ? » demanda la mère en reniflant d'un air méfiant. « Nan, cette gourde ne s'est pas pointée depuis deux jours. » Sur quoi, la mère : « Alors le pognon, c'est fini aussi ? » Il acquiesça avec tant d'indifférence qu'elle le rabroua : « Ça n'a pas l'air de t'inquiéter beaucoup, hein ? » Il lui adressa un regard indolent et

perplexe. «J'aimerais bien être comme toi», fit Mme Grete avec envie. Comment pouvait-on sourire quand on ne savait pas de quoi le lendemain serait fait? Walter n'avait rien hérité de son ambition inquiète. Son père avait-il été comme lui?

Pour éviter de penser à ce dernier, elle lança sans transition : «J't'ai apporté à bouffer, vieux proxo», et elle sortit le petit paquet de la poche de son manteau. «Un demi-poulet de chez *Borchardt*.» Il saisit la volaille à deux mains, sans dire merci. «Y m'faudrait aussi de l'argent», se borna-t-il à ajouter.

Pour le coup, elle se mit en colère. «Tu es fou! s'exclama-t-elle, sincèrement effrayée. L'argent ne pousse pas sur les arbres! Tu crois que ça m'amuse de travailler pour ce cinglé de docteur?» Mais déjà elle fouillait dans son réticule. «C'est bien parce que c'est toi!» fit-elle avec une indulgence soudaine, et elle lui tendit le billet de dix marks en détournant à demi le visage, comme si elle avait honte de sa complaisance maternelle. Il froissa le billet et le glissa sous son oreiller; elle le regarda tendrement : «T'as encore réussi. Il faut toujours qu'il y en ait une qui casque.»

Elle était déjà debout et retrouva un ton tranchant pour l'admonester : «Au fait, ne t'avise plus d'appeler chez Massis. Il voulait absolument savoir qui tu étais. Ce type crève de curiosité. Et tous les autres qui croient que j'ai trente ans! C'est pas la peine que tu me casses la baraque. – Je sais, je sais», dit-il pour l'apaiser d'une voix grave, avinée, de cocher berlinois. «Me montrer avec un fils de ton âge, maugréait-elle, il ne manquerait plus que ça. – Ouais, à la prochaine, mère!» répliqua le jeune homme. Elle grommela, le souffle encore saccadé : «Non, c'est vrai, quoi!» Puis, avec une dernière caresse rapide sur les cheveux : «Au revoir, Walter!»



Gregor Gregori paya le taxi devant l'opéra, donna un pourboire trop élevé au chauffeur sans le regarder, en fredonnant nerveusement, puis se dit en passant rapidement devant la loge du concierge, le menton redressé : il faut que j'aie ma propre voiture, ça ne peut plus durer. Mais je veux au moins une bonne américaine. Les Opel ne valent rien.

Dans le couloir, il rencontra un directeur administratif haut placé avec lequel il conversa pendant cinq minutes. Il brillait, étincelait, minaudait en relevant les épaules, lançait de séduisants regards en biais de ses yeux bleu-vert chatoyants. Il avait l'art de raconter d'une traite les dernières anecdotes et blagues scandaleuses. Il baissait le menton, le pressait légèrement contre sa gorge, faisant apparaître quelques rides, et regardait par en dessous avec un air de familiarité. Le directeur, d'ordinaire insensible à ce genre de badinage, était charmé et, à la fin, serra la main de Gregori chaleureusement, presque avec ardeur, tout en continuant à rire de bon cœur à tous ses traits d'esprit.

D'humeur joyeuse, Gregor se hâta de rejoindre sa loge afin de se changer pour la répétition. Il sentait toute sa peau picoter – frisson de satisfaction devant la victoire remportée. C'est sur ce type de victoires que se bâtit une carrière, songea-t-il en enfilant le maillot noir. Il contrôla ses positions devant la glace : nouveau triomphe, chaque muscle obéissait parfaitement ! « C'est une question de volonté, c'est une question de volonté », chantonna-t-il, ivre d'énergie, en volant dans le corridor jusqu'à la scène.

L'orchestre répétait, les danseurs traînaient, attendant paresseusement. Depuis la porte, Gregor Gregori frappa dans ses mains : « Mesdames et messieurs ! En place ! » Sa voix, vibrante de tension, traversa l'air matinal vicié du

plateau. Il bondit devant l'orchestre. Tandis qu'il étendait les bras et, d'un seul regard, rassemblait les jeunes filles et jeunes gens moroses qui, l'instant d'avant, formaient des enchevêtrements amorphes, on aurait dit que tout son corps raidi tremblait, corde d'arc tendue. La concentration lui donnait l'air presque triste, une crispation se fit jour du côté des sourcils et du menton. La face pâle, dominatrice et mélancolique, qu'il présentait à ce groupe suspendu à ses ordres brillait d'une beauté si maîtrisée, si sévère et si pathétique, que personne n'eût osé élever la voix en sa présence exigeante.

Seul l'affreux petit danseur qui jouait le personnage démoniaque chuchota à sa partenaire : « Regarde : le seigneur et maître de la danse... »



Au téléphone, Sonja interrogea : « C'est vraiment vous, mon vieux W. B. ? » Elle entendit sa voix grasse, grave et forte : « Sonja, c'est si bon que vous soyez là. »

Elle vit en pensée son visage au menton large et puissant, à la moustache noire bien taillée, aux yeux à la fois doux et majestueux, un visage de César juif. « C'est vous que j'ai appelé en premier – après le théâtre et le professeur de gymnastique, naturellement », rit Sonja. « Si on allait déjeuner sans plus attendre ? » demanda, à l'autre bout de la ligne, le conseiller Bayer. Et Sonja : « S'il le faut, allons-y. »

II

Le Dr Massis était un érudit travaillant à son compte, situation qu'autorisaient ses ressources financières. Sa fortune, qui avait survécu à l'inflation grâce à l'habileté d'un cousin, n'était pas grande, mais elle lui permettait de vivre confortablement de ses rentes.

Il possédait un trois-pièces sur la Dörnbergstrasse, à proximité de la Lützowufer. Chambre à coucher et salle à manger étaient meublées de façon discrète, presque petite-bourgeoise, mais le bureau montrait un caractère insolite. Il était tapissé de noir et rempli à craquer d'objets bizarres. Là où il n'y avait pas de rangées ou de piles de livres étaient suspendus des masques chinois, des divinités indiennes grimaçantes ou des gravures fantomatiques de maîtres modernes (par exemple un Kubin prodigieusement hermétique). En haut des bibliothèques étaient exposées de grandes maquettes de voiliers, ainsi qu'un embryon humain, horriblement recroquevillé dans de l'alcool.

Certains amis de Massis surnommaient cette pièce sinistre «le cabinet du Dr Caligari», et le docteur lui-même avait coutume de railler ses obsessions démoniaques. «On peut bien s'accorder quelques petits plaisirs démodés.»

Il recherchait l'ambiguïté, ce en quoi il était servi par sa rouerie talmudique. Quel que fût le parti qu'il adoptait, il laissait toujours entrevoir des arrière-plans cachés, jamais

on ne pouvait déterminer sa position une fois pour toutes. Ce qu'il livrait, il le reprenait d'un mot ironique, et s'il s'avavançait trop loin, il se dissimulait ensuite avec un soin accru. Il ne voulait pas avoir l'air inconstant ou malhonnête – mais quand il formulait une conclusion définitive, il en avait une encore plus définitive en réserve. Ce jeu offrait le même attrait qu'un regard jeté dans un miroir placé en face d'un autre miroir : séduction de la perspective infinie, trompe-l'œil mystificateur de la fausse éternité. Toute conversation avec lui se révélait trompeuse, elle vous congédiait en vous laissant découragé et ignorant.

Très dangereuses, par exemple, étaient les discussions politiques avec le Dr Massis. Il commençait en général par intimider d'un sourire ironique tous ceux qui défendaient un point de vue autre que résolument marxiste. « *Tiens, tiens**, ces présupposés-là font défaut, constatait-il, gentiment moqueur. Déjà entendu parler d'un certain Karl Marx? Le matérialisme historique, ça vous dit quelque chose? *Tiens, tiens**. Voyons, cela s'apprend. La pensée dialectique est à la portée de quiconque n'est pas complètement tombé sur la tête. Il faut juste se déshabituer des vérités fictives de la terminologie bourgeoise. » Et cela continuait de la même manière effrayante. Le docteur citait Lénine, faisait remarquer en passant : « Enfin, je vous en prie... “Liberté”... Ce sont des préjugés capitalistes, je vous avais pourtant expressément mis en garde contre ces sornettes idéalistes. Mais qu'est-ce que ça signifie, la “valeur de l'individu”? Vous allez me rendre nerveux. “Un homme est un homme”, dit le seul grand poète vivant. Étant donné que, dans quinze ans au plus tard – c'est-à-dire quand la Russie aura mené à terme son plan de quinze ans –, nous aurons la prochaine guerre mondiale et par suite le communisme... » Il entamait triomphalement une ample période oratoire.

On croyait avoir de quoi le situer : le marxisme, voilà du